

Un texte retors

Ce texte, quoique très court, était retors. Je le triturai encore une fois mais, encore une fois, il me glissa entre les doigts comme une substance informe... C'était la première fois que cela m'arrivait en trente ans de carrière. Carrière ! un bien grand mot pour ce qui ne fut jamais qu'un laborieux bricolage.

Bizarrement, bien qu'il semblât n'appartenir à aucune langue connue, je saisisais obscurément le sens général du document, quelque chose comme *Le castrat chante, son chant monte haut et calme, comme une fumée droite dans la nuit claire, cette nuit même. Oh ! le charme de ce jardin*, mais j'aurais été bien incapable d'explicitier les cheminements de l'esprit qui me menaient à cette traduction ? Car moi, Trulle, j'étais traducteur. Traducteur expert auprès des tribunaux, traducteur juré auprès des administrations, traducteur académique dans de nombreuses facultés, traducteur sauvage le soir, dans quelque bistrot d'aventure où je m'installais, le stylo d'une main, ma bière de l'autre, mes dictionnaires et documents étalés sur la table.

Ma connaissance des langues était encyclopédique. Bien obligé puisque ma réputation était basée sur ma capacité à traduire toute langue, morte ou vive, tout dialecte, tout patois, tout créole. Je pratiquais l'algonquin, l'étrusque, l'hébreu, le huastèque, l'amami du Nord et du Sud, le judéo-espagnol, le

guarani, le kalmouk, l'amharique, le méroïtique, l'abkhaze, le wolof, le francique, le néo-araméen occidental, le picte, le bouriate, le susquehannock, le mandarin, le baloutche, le bambara, le vieux javanais, le kikuyu, le fon, le cantonnais, le yiddish, le dakota, le zapotèque... et tant d'autres. Je dois à la vérité d'avouer que je n'en parlais aucune, déficience classique chez les traducteurs, qui n'abordent les langues que par l'écrit.

Ce document m'était parvenu de manière singulière : je l'avais trouvé le matin même dans ma boîte aux lettres accompagné d'un message laconique qui ne pouvait que titiller mon égo : « Qu'en dis-tu, gros malin ? » Pour le moment, je n'en disais rien.

Il me fallait un éclairage de secours, celui de Bart évidemment. Bart était un autodidacte de génie qui ne jurait que par ce qu'il appelait sa méthode des correspondances hasardeuses, méthode particulièrement opaque selon moi mais qui, selon lui, donnait des résultats remarquables, et il faut convenir qu'il en obtenait souvent.

Conducteur de tramway, il n'exerçait notre noble activité — et j'utiliserais ici le mot art s'il ne prêtait à confusion — que pendant ses loisirs. Je lui devais quelques sorties de pétrin et je savais pouvoir toujours compter sur lui.

Sonner chez Bart était incertain. Il avait des horaires fractionnés et ne regagnait son logis que pour y dormir. Le plus sûr était de prendre le tram n° 8, sa ligne. Il n'y était pas ; j'en profitai pour me faire promener par rail dans la ville. Après trois

allers et retours, j'aperçus mon homme au terminus, sa petite mallette balançant au bout du bras, qui se préparait à rejoindre son service. Il sifflotait. Il aimait son tram.

Je m'approchai du poste de conduite. Bart ne m'avait pas vu. « Salut Bart, je lançai. » L'œil rivé sur le rétroviseur, il effectuait une marche arrière afin de changer de voie ; sans me regarder il me salua : « Ah ! Trulle ! Ça boume ? Je finis ma manœuvre et je suis à toi. » Bart, impassible, pilotait du bout des doigts l'énorme tramway articulé jaune canari ; le scintillement de sa pupille révélait le plaisir qu'il y prenait. « Voilà... Départ dans six minutes. »

Bart se retourna et je retrouvai sa bouille rose d'enfant de cœur.

« Des ennuis ?

— Non...

— Allez, je connais cette tête... Un souci alors ?

— Disons une préoccupation.

— D'ordre linguistique, je suppose ?

— Pas difficile à deviner...

— Ouais, c'est toujours dans ces cas-là que tu viens me trouver.

— Puisque tu le dis...

— C'est quoi, cette fois ? Serbo-croate, turkmène, wolof... ?

— Si je le savais... »

Et j'expliquai à Bart ma perplexité devant le texte qui avait été soumis à ma sagacité de la façon que j'ai relatée plus haut.

« Oh ! oh ! une langue inconnue de Trulle... Écoute, je termine à dix-huit heures au dépôt de l'avenue du Roi, viens m'y prendre. On ira chez le Koche, c'est à côté... Je suppose que quelques bières ne seront pas de trop. »

Installés côte à côte sur la banquette du bistrot, nos deux verres à portée de main, nous fixions, le regard vide, l'énigmatique manuscrit.

« Bon. Première constatation : ce texte est une copie ; le papier provient d'un cahier d'écolier à double ligne, l'encre est d'un stylo à bille et l'écriture de facture moderne. Il a été retranscrit.

— D'accord avec toi, Bart. Mais d'où le tenait-il ? L'original doit bien exister quelque part.

— Très certainement, mais il serait vain de tenter de répondre à la question. Tenons-nous en au document tel qu'il nous est parvenu. Ton intuition ? »

Je la lui livrai brute de décoffrage.

« *Le castrat chante...* Pas très convaincant, non ?

— Intéressant... Le charme du jardin à la fin surtout.

— Ton intuition ?

— Si je me laisse aller, j'y vois un truc comme : *De toutes petites choses, une algue échouée peut-être, un caillou qui grimace, un crabe comme un bijou. Un calme presbytère...* Guère plus probant... Essayons une analyse plus formelle... Voyons... Certains éléments sémantiques me font pencher du côté de la famille altaïque...

— Ouais, je vois... Mais je n'ai jamais été convaincu par la réalité du soi-disant groupe altaïque... un peu trop fourre-tout à mon goût. On pourrait d'ailleurs relever quelques éléments qui dénotent une vague appartenance à la famille couchitique et d'autres aux langues tupi.

— Avec un peu d'imagination...

— Tu m'as toujours dit qu'il est inutile de prétendre traduire sans imagination.

— Et je maintiens. Mais comment croire à une hybridation entre ces trois familles ? Je crois que l'écrit, une fois de plus, nous égare. »

« L'écrit nous égare. » Combien de fois n'avais-je entendu cette phrase dans la bouche de Bart ! C'était un des leitmotifs de sa méthode des correspondances hasardeuses. Je le voyais venir, mais le laissai parler. Bart adorait expliquer.

« La langue est un phénomène oral, Trulle, elle se bricole et se transforme par le truchement de milliers, voire de millions, de bouches et d'oreilles chacune avec leurs travers d'écoute et de prononciation. Elle n'est finalement qu'un état transitoire de certaines régularités apparues dans l'intercompréhension entre parlants et écoutants, une sorte de moyenne statistique des idiosyncrasies des locuteurs. »

Je connaissais la suite mais ne voulait pas brider Bart dans le déploiement de sa méthode personnelle.

« Lisons donc le texte à haute voix pour nous débarrasser de cette graphie trompeuse. »

Je détestais cet exercice. Je trouvais profondément ridicule

de prétendre restituer la sonorité d'un texte par ailleurs illisible.

« D'accord. Mais comment le prononcer ?

— On se laisse aller... À toi.

— Bon. *Xham tou din jar laper bacharme bitter mical jayamani ko rienper...* Ça ne ressemble à rien.

— Mmmpf... À moi. *Tram simacal presse jarme brita pranabi terre yaramini tcho jarkamima* Ça te parle ?

— À part « tram », absolument pas. Je me demande qui m'a joué cette blague. Quelqu'un qui me connaît, pour sûr.

— Sans doute... Mais concentrons-nous sur le texte. Bon Trulle, j'en fais une copie, la découpe et jette pêle-mêle les morceaux sur la table au hasard, sans intention, sans parti-pris. »

Il s'agissait de la deuxième phase de la méthode des correspondances hasardeuses... Mais aucun motif n'apparut, aucune réalité syntaxique ou sémantique n'émergea, les phrases – si ce texte était bien composé de phrases – demeuraient d'une obscurité enveloppante.

« Foutredieu ! Rien. Nada, buls. J'ai beau réarranger les éléments de toutes les façons possibles...

— À vue de nez, je dirais qu'il y a trois millions six cent vingt-huit mille huit cents arrangements possibles. Tu en as tiré trois, Bart. On est loin du compte...

— Ça, ce sont des mathématiques, Trulle. Dans un processus de divination, on limite le nombre de tirages. Regarde le Yi King chinois, le fa vaudou... Trois est plus que suffisant. Davantage risquerait de diluer le sens.

— Qui brille par son absence...

— Ouais. Il va falloir employer les grands moyens. »

En quoi consistaient les grands moyens ? Je n'avais jamais assisté Bart au-delà de la phase deux.

« Assied-toi, Trulle.

— Je suis assis, Bart.

— Par terre, je veux dire.

— Ici, dans le café ?

— Ils en ont vu d'autres... Ils croiront qu'on est pété.

— On n'a pris qu'un verre...

— Je paie une tournée, cul sec. »

Après six tournées cul sec ; Bart estima qu'on pouvait faire illusion. Nous nous assîmes à même le sol sous l'œil blasé des clients qui en avaient vu d'autres. Bart posa le document entre nous.

« Tu restes assis tout simplement. Tu ouvres les yeux, pas trop. Tu ouvres les oreilles, pas trop. Tu laisses passer les émotions comme un vol d'oiseaux migrateurs. Sois à ce que tu fais. Et surtout ne pense à rien.

Comment être à ce qu'on fait sans rien faire ? Comment ne pas penser dans le silence et l'immobilité auxquelles Bart me contraignait ? Ces interrogations, ces doutes, ces irritations, ces pensées vagabondes étaient autant de tempêtes qui traversaient mon esprit. Ce texte, ce texte... comment ne pas s'y attarder ?

Je ne sais combien de temps dura ce grotesque face-à-face ; bien trop longtemps à mon goût. Les crampes

envahissaient mon corps ; mes pensées faisaient la ronde, prêtes à bondir ; lorsque l'une d'entre elles tentait une incursion, je la laissais passer avec une feinte indifférence, mais mourant d'envie de m'en emparer et d'en saisir le contenu ; elles étaient autant d'insupportables démangeaisons que je m'interdisais de soulager, conformément aux directives de Bart ; j'avais la nausée à présent ; le bistrot avait disparu, mes yeux ne m'envoyaient plus que des phosphènes opalescents et mes oreilles un bruit blanc ; mon identité, ou je ne sais quoi censé me résumer, s'était réduite à un minuscule noyau perdu dans l'immensité d'une salle de bistrot aux dimensions du cosmos ; je ne percevais même plus de pensées, juste une pulsation du monde dans lequel je me dissolvais... Je n'appréciais guère la phase trois de la méthode des correspondances hasardeuses... J'allais me perdre...

Les clients du bistrot s'étaient tus et nous observaient. Ils attendaient, je crois.

Une lueur apparut, une lueur vacillante, folâtrant là où cependant il n'y avait rien ; elle vint, hésitante, se poser au centre de ce néant et se mit à enfler jusqu'à en envahir la totalité, jusqu'à m'aveugler de son éclat.

« Je tiens quelque chose, Bart.

— Moi aussi. Vas-y d'abord.

— Non. Ensemble. »

Et en chœur, nous énonçâmes :

« *Le presbytère n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat.* »

Le café tout entier, captivé par nos efforts et notre réussite, s'était levé, acclamant et applaudissant à tout va.

J'avais bien entendu reconnu l'antienne lancinante du *Mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux. Incroyable ! Qui donc avait pu glisser dans ma boîte aux lettres ce fragment sibyllin d'un des plus formidables romans populaires du dix-neuvième siècle ? La chambre jaune, la chambre jaune, jaune comme les tramways de notre cité ?...

Nom de Dieu ! et quelle est donc la couleur des murs de la chambre de Bart ?... Je connaissais la réponse.

« Bart ! Crapuleux lézard ! C'est toi qui m'as mystifié !

— Rigolo, non ?

» Tu n'es pas fâché quand même ? On s'est bien amusé, non ?

— Oui, mais quel tour de cochon tu m'as fait !

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et reprîmes deux verres, tranquillement cette fois, bien assis sur nos chaises.

« Ce qui me turlupine encore, Bart, c'est que je sois arrivé au résultat que tu attendais... Tu crois qu'elle marche vraiment, ta méthode des correspondances hasardeuses ?

— Tu en doutes, Trulle ?...